

« L'Intersectionnalité : un outil dans l'analyse des inégalités et des dominations ? »

Paul Bouffartigue

Présentation flyer

La condition et l'expérience sociales des individus et des groupes ne peuvent se comprendre indépendamment de leur place dans les rapports sociaux de domination – notamment, de « classe », de « sexe » et de « race ». L'« intersectionnalité » est l'une des manières de penser leur conjugaison. A la suite des cinq premières séances consacrées au(x) racisme(s) on montre la nécessité de prendre en compte les autres formes d'oppression. On l'illustre en particulier à l'aide des travaux d'Angela Davis, afro-féministe nord-américaine.

Plan

Introduction : qu'est-ce que l'intersectionnalité ? (10 minutes)

1-Quelques exemples de l'apport d'une approche « intersectionnelle » (10 minutes)

1-Angela Davis : sur l'histoire des relations entre mouvements féministes et mouvements noirs aux USA (25-30 minutes)

Introduction

Ce mot est repris depuis peu en France par des politiciens conservateurs (Blanquer, Vidal), et des universitaires réactionnaires (« Observatoire du décolonialisme ») qui n’y connaissent rien ou pas grand-chose, pour disqualifier ce qu’ils appellent les « obsédés de la race et du genre » (dixit l’hebdomadaire *Marianne*), présentés anti-universalistes, anti républicains, anti laïcs, voire « islamo-gauchistes » (complices des islamistes, voire des attentats islamistes). Contexte où les groupes non mixtes sont criminalisés.

C’est du délire. C’est une inversion du sens des mots.

Ils vont même jusqu’à inventer des mots, comme « wokisme », néologisme suggérant l’existence et la menace d’une idéologie *, aussi totalement imaginaire que l’islamo-gauchisme ou hier le judéo-bolchévisme.

En fait il s’agit d’une attitude défensive de dominants, dont l’hégémonie du point de vue « neutre », aveugle aux effets de sa position de domination dans le domaine de la connaissance, est remise en question. Cela ne date pas d’hier. Voilà des années que les réactionnaires reprochent aux sciences sociales leur travail de dénaturalisation des rapports de pouvoir, elles se voient accusées de fournir des « excuses sociologiques » à toute conduite sociale problématique, notamment aux phénomènes de délinquance

Cela a été le cas du genre, avec l’offensive contre « les ABCD de l’égalité » sous le gouvernement précédent.

Mais c’est surtout l’usage du mot « race » qu’ils ne supportent pas. Ils font comme si il était utilisé comme il l’est - pour étudier et dénoncer les processus de racisation, montrer la multiplicité des rapports de pouvoir, et la complexité des situations et des identités qui en résultent – mais pour promouvoir des identités racialisées. Ce qui n’exclue pas la nécessité d’un débat possible sur une survalorisation des identités quelles qu’elles soient, qui est largement le produit de défenses contre les assignations racialisées.

*En anglais, il y a effectivement des personnes qui se disent *woke*, c’est-à-dire littéralement « éveillées » aux différentes formes de discrimination et d’oppression – ce qui explique qu’au Royaume-Uni, 16 % des individus puissent se décrire comme tels, dans une enquête souvent citée par les pourfendeurs du « wokisme ».

Mais le tour de passe-passe fallacieux qu’opèrent alors ces derniers consiste à transformer en nom ce qui n’est qu’un adjectif, c’est-à-dire, en termes techniques, à convertir en *substance* consistante ce qui n’est que l’*attribut* de groupes et de personnes au demeurant très différentes. Par sa seule existence, ce simple néologisme produit l’impression qu’il existe un mouvement constitué autour d’une « idéologie *woke* », elle-même fantasmée dans sa cohérence.

« Wokisme » est un mot qui ne se caractérise pas par son *contenu*, mais par sa *fonction* : stigmatiser des courants politiques souvent incommensurables tout en évitant de se demander ce qu’ils ont à dire.

C’est un processus rhétorique comparable à celui qui consiste à unifier « la théorie du genre » pour mieux la disqualifier comme une prétendue idéologie, alors qu’il s’agit en réalité d’un champ extrêmement diversifié et polémique : celui des études sur le genre. « Wokisme » est un mot qui ne

se caractérise pas par son *contenu*, mais par sa *fonction* : stigmatiser des courants politiques souvent incommensurables tout en évitant de se demander ce qu'ils ont à dire.

2004/2005 : polémiques sur le voile, et émeutes des banlieues, puis mobilisations anti-racistes portées par les racisé.e.s : c'est de cette époque que les sciences sociales s'emparent de la notion.

Quelques définitions.

Rapport social : relation antagonique entre deux groupes sociaux autour d'un enjeu. Rapport matériel et idéal. Ce n'est pas « relations sociales » (concrètes, visibles, comme les interactions sociales). C'est une abstraction. Comme l'idée de « structure » sociale. Cela ne se voit pas directement. Rapport de pouvoir. Domination. Ce que l'on voit, ce que l'on peut observer ce sont des relations sociales, des interactions sociales, des pratiques sociales, et ce que l'on peut restituer ce sont des perceptions subjectives de ces interactions et des formes de violence (matérielle et symbolique) qui s'y jouent.

Rapport social de classe. Dans une société capitaliste, oppose principalement les salariés aux détenteurs de capitaux autour de l'enjeu du partage des richesses. Et contribue à définir une hiérarchie sociale de classe.

Rapport social de sexe (ou « genre », souvent dans une approche plus culturelle) : oppose femmes et hommes avec comme enjeu la domination masculine, le patriarcat, et les discriminations de sexe

Rapport social de race (ou « race », ou « la race ») : oppose le ou les groupes racisés au groupe dominant non racisé autour de la domination raciale et des discriminations associées.

A ces trois grandes modalités de la domination (d'inégalités, de discrimination...) peuvent s'en ajouter de multiples autres : celles qui sont liées à l'âge, aux handicaps, aux orientations sexuelles, à la religion etc.

La finalité de l'approche en termes d'intersection est de mieux comprendre les discriminations (dans le domaine de la pensée) dans la manière dont elles se combinent toujours en pratique, à la fois au plan des conditions objectives de vie, et à la fois au niveau du vécu de ces discriminations (avec la possibilité de décalages importants entre les deux, j'y reviendrai) ; et à mieux les combattre (dans le domaine de l'action, y compris en construisant des causes communes), avec un lien entre les deux.

Elle a des implications épistémologiques – un point de vue objectif surplombant est un leurre, nécessité d'une épistémologie située, une épistémologie du point de vue : l'expérience de la ou des dominations ne peut faire l'impasse sur l'expérience de celles et de ceux qui la connaissent de l'intérieur.

Histoire de ce concept : né aux USA dans une perspective de lutte – juridique – contre les discriminations combinées de sexe (de genre) et de race. ¹

¹ Elle s'est aussi nourrie de la plainte d'Emma DeGraffenreid (classée sans suite) contre *General Motors*, alors que les Afro-Américaines étaient exclues de ses emplois jusqu'en 1964.

Kimberlé Crenshaw, une universitaire et féministe afro-américaine, son texte fondateur date de 1989 : « Démarginaliser l'intersection race/sexe . Critique féministe de la doctrine antidiscriminatoire, de la théorie féministe et des politiques antiracistes ». Connaît une certaine diffusion dans les sciences sociales en France depuis les années 2000.

Il y a des effets de mode – si on se contente de remplacer l'approche multifactorielle des inégalités par le mot intersection – et des effets de connaissances nouvelles.

Mais le succès de ce concept dans les milieux militants montre qu'il aide à voir , à comprendre et à combattre des phénomènes qui étaient peu ou pas visibles. Notamment des minorités qui étaient invisibles, dont les discriminations étaient invisibles, notamment celles fondées sur la race, la sexualité, l'âge, le handicap.

Il y a eu avant les années 1990 des approches intersectionnelles qui n'en portaient pas le nom, ou en termes de combinaison de rapports sociaux. Exemple Daniele Kergoat ; Angela Davis.

Autres manières plus triviales de viser les mêmes phénomènes et expériences : multi-appartenances.

Il va plus loin : il concerne aussi les dominants, les privilégiés. « Toutes les positions sociales, y compris dominantes, doivent être pensées dans leurs multiples dimensions » (Eric Fassin)

Les limites : repli dans le monde universitaire ; vision mathématique en termes « additifs » - or les dominations ne s'additionnent pas toujours et partout, ça dépend du phénomène auquel on s'intéresse ; vision privilégiant des catégories et des groupes. D'où des propositions d'autres notions : combinaison, imbrication, intrication, consubstantialité...

Or il est bien plus subtile et utile : toutes les oppressions ne s'additionnent pas de manière simple, on peut faire partie des dominants sous l'angle d'un des trois grands rapports sociaux et se retrouver désavantagé, discriminé, plus fragilisé que les dominées sous ce même angle du point de vue de tel ou tel phénomène social particulier.

1-Quelques illustrations de l'apport de l'intersectionnalité

Apports de connaissance/réflexion

Exemples :

1-La probabilité d'être tué lors d'un conflit armé : plus forte chez les hommes que chez les femmes quand ce sont principalement des soldats qui en sont victimes, comme lors de la guerre de 14-18 : donc de ce point de vue être de sexe masculin n'est pas un atout relatif à être de sexe féminin. Par contre être un soldat issu de la métropole était sans doute un atout relativement à être un soldat venu des colonies : la vie des « tirailleurs sénégalais » valait encore moins que celle d'un soldat français.

2- La probabilité de mourir suite à une Tentative de suicide, ou d'être tué dans un accident de la route : nettement plus forte pour les hommes. Plus généralement les conduites à risque et les atteintes les plus graves et immédiates à la santé.

La Cour avait jugé que General Motors ne faisait pas de discrimination raciale ou sexuée, car des emplois étaient ouverts aux noirs (hommes) et d'autres étaient accessibles aux femmes (blanches) avant 1964.

3- Etre un garçon – en particulier de milieu populaire - n'est pas un atout en termes de réussite scolaire.

Dans ces deux exemples : certes le virilisme est une expression de la domination masculine. Mais il se retourne en signe de fragilité, en signe négatif quand il se traduit par des conduites à risques, ou par le rejet de la discipline scolaire.

4- Parmi les racisé.e.s être un homme n'est pas toujours un atout relatif : être victime de contrôles au faciès – ils sont victimes du stigmate comme délinquants - , de crimes racistes...

Intérêt de l'approche en termes d'intersection : ne pas prédéterminer ce qui résulte, en contexte, des multi-appartenances objectives, ni en termes de condition sociale ou d'inégalité sociale objectives, et, a fortiori, en termes d'identité subjective.

On est aux antipodes d'une valorisation a priori d'identités, voire pire d'essentialisation de groupes sociaux à partir d'une telle valorisation.

Notre travail croisant genre et csp dans l'approche de la santé au travail ; quand une profession est très genrée, les valeurs professionnelles font écran de manière différente aux atteintes à la santé au travail, ces différences tenant à la fois à la profession et au genre.

Classe et genre : comment les qualifications/classifications effacent les compétences construites au féminin (études québécoises), d'où les limites du mot d'ordre « à travail égal, salaire égal »

L'exemple des factrices : les femmes ne sont pas toujours défavorisées ;

Thèses de Cristina et de Saphia sur le rapport à l'action collective des femmes de ménage racisées : les révoltes des plus exploitées/dominées ne peuvent pas se comprendre sans prendre en compte la circulation des expériences – de sexe, de race, de classe - du mépris social dans les différentes sphères de la vie. La revendication de dignité humaine est transversale aux expériences vécues dans différents domaines de l'existence, sur différentes scènes de la vie quotidienne.

Apports en termes d'implications politique

Permet de montrer qu'à défaut de croiser genre et classe, la revendication de parité peut être très inoffensive, voire légitimer un système qui maintient la majorité des femmes en situation de sur-exploitation. Cas du féminisme de marché, qui se contente de promouvoir davantage de femmes dans les cercles dirigeants des entreprises, sans que cela ne change rien à la condition sociale de métiers du care féminisés à 90%. Cas de la parité en politique : la progression de la proportion de femmes à l'assemblée nationale s'est très probablement faite via la progression des seules femmes de milieu social privilégié.

2-L'exemple du travail d'Angela Davis sur l'histoire post-esclavagiste des USA.

Cf. Aussi bell hooks [nom de plume : vrai non : Gloria Watkins (1952-2020)]

« **Le féminisme doit s'adresser à toutes.** bell hooks est connue pour son approche intersectionnelle, et articule genre, race et classe. Ainsi, elle met en lumière que la lutte pour le droit des femmes à travailler n'était la préoccupation que d'un petit groupe de femmes privilégiées, blanches, et bien éduquées. Pendant que celles-ci se plaignaient d'être subordonnées à un rôle domestique, la grande majorité des femmes américaines étaient déjà au travail, pour de maigres salaires, tout en assurant leur double journée, et nombreuses sont celles qui auraient « *considéré le droit de rester à la maison comme une liberté* ». Ce n'est donc pas la discrimination de genre qui a empêché ces femmes privilégiées de sortir travailler, « *c'est le fait qu'elles n'auraient eu accès qu'à des emplois non-qualifiés et mal-payés, comme toutes les femmes qui travaillaient alors* ». Or les femmes de la classe ouvrière savaient déjà que le travail ne libère pas toujours de la domination masculine. En se concentrant sur le travail, les militantes blanches privilégiées insinuaient que les femmes qui travaillent étaient « *déjà libérées* » et disaient en réalité à la majorité des travailleuses que le mouvement féministe n'était pas pour elles.

On retrouve ici un thème essentiel de l'œuvre et de la pensée féministe de bell hooks, à savoir que le mouvement féministe doit être inclusif, et prendre en compte la diversité des conditions féminines. Elle souligne plus loin que « *si les femmes occidentales ont acquis un pouvoir de classe et une plus grande égalité de genre, c'est parce qu'un patriarcat mondial, reposant sur la suprématie blanche, asservit et subordonne beaucoup de femmes dans le tiers monde.* ». Le mouvement féministe doit donc fonder ses efforts sur l'amélioration concrète des conditions de vie des femmes pauvres, par exemple en créant des coopératives d'habitations permettant un accès abordable à des logements de qualité.

Enfin, le projet féministe n'est pas anti-homme. Il propose même une voie d'émancipation pour nos pères, nos frères et nos amis, dont la masculinité, de patriarcale, doit devenir féministe. La masculinité patriarcale « *encourage les hommes à être pathologiquement narcissiques, infantiles et psychologiquement dépendants des privilèges (aussi relatifs soient-ils) qu'ils reçoivent du simple fait d'être nés hommes* ». La masculinité féministe serait fondée sur une vision de la masculinité où l'estime de soi et l'amour de soi en tant qu'être unique forment la base de l'identité. Pour bell hooks, les cultures de domination « *attaquent l'estime de soi et la remplacent par l'idée que nous tirons notre sentiment d'exister de la domination d'autrui* ». Elle appelle les hommes à critiquer et à remettre en question la domination masculine qui s'exerce aussi bien sur la planète, les hommes plus faibles, les femmes et les enfants. Elle déplore aussi, à raison, le manque de travaux féministes s'adressant aux hommes, afin d'explorer ce à quoi pourrait ressembler une masculinité alternative. Elle joindra le geste à la parole dans un livre paru l'année suivante, en 2001 : « *La volonté de changer. Les hommes, la masculinité et l'amour.* » (2021 pour la version française aux éditions divergences), auquel je compte consacrer une prochaine chronique.

Angela Davis² : « Femme, race et classe ».

Essai paru aux USA en 1981 traduit tardivement en France (2007)

Pour comprendre les relations complexes et souvent conflictuelles entre les deux mouvements, pour les droits civiques des noirs, et féministe, faire leur histoire, en accordant une grande place à la matrice de l'esclavage et à ses séquelles très durables. Dont la faible visibilité des femmes noires dans ces deux mouvements jusque dans les années 1970/1980 avec le développement du féminisme noir.

On peut résumer cette histoire en quatre temps, aux 19^{ème} et 20^{ème} siècle

1- Pendant l'esclavage : l'égalité relative des femmes et des hommes dans la condition extrême de l'esclavage

2- Pendant l'esclavage : chez les blancs abolitionnistes, une convergence relative de l'abolitionnisme et de mouvements pour le droit de vote des femmes.

3- Dans les décennies qui séparent l'abolition de l'esclavage (1865, soit dès la fin de la Guerre de Sécession 1861-1865) de la loi sur le droit de vote des femmes (1919), une flambée du racisme dans laquelle le mouvement féministe blanc est pris. Dans le même temps les femmes noires entrent massivement dans la sphère du travail, via les emplois domestiques au service d'autrui, soit la condition laborieuse la plus dévalorisée et méprisée.

4- Les séquelles contemporaines de cette histoire : un racisme encore répandu, entre autre autour du double mythe symétrique du noir violeur et de la femme noire dévergondée ; une mobilisation relativement faible des femmes noires pour le droit à l'IVG qui s'explique par la fréquence des pratiques de stérilisation forcée depuis les années 1930.

1-La condition des femmes noires pendant l'esclavage est très proche de celle des hommes noirs parce que le travail forcé envahit également toute leur vie et ce sans distinction entre les sexes.

Même si elles subissent des formes d'oppression particulière, en particulier sur deux plans : celui des agressions sexuelles, et celui des maternités contraintes qui s'ajoutent au travail dans les champs – quand la traite des esclaves est abolie, leur rôle de reproductrice devient vital pour les propriétaires.

La case de l'oncle Tom donne une image très déformée de la vie des esclaves, image destinée aux lectrices blanches – même si le livre favorisera le mouvement abolitionniste – notamment par le principal personnage féminin, Eliza, incarne une maternité très éloignée de la réalité : les femmes esclaves vont jusqu'à l'infanticide par désespoir. Et les esclaves y sont infantilisés, c'est un livre plein de clichés racistes.

² née le 26 janvier 1944 à [Birmingham](#) en [Alabama](#), est une [militante](#), [professeure](#) de [philosophie](#) et [écrivaine américaine](#). Militante [communiste](#), [pacifiste](#) et [féministe](#), elle défend les [droits humains](#), notamment celui des [minorités](#).

En tout état de cause il n'y a ni phallocratie, ni idéologie de la féminité, « sexe faible », « maîtresses de maison » : ces mots n'ont aucun sens ici, et l'égalité négative entre hommes et femmes sera transformée en égalité positive dans les relations entre les deux sexes.

2-Que se passe-t-il en même temps du côté des femmes blanches ? Un mouvement abolitionniste porté par des hommes et des femmes blancs de classe moyenne – femmes qui ont rarement une activité professionnelle - se développe, au cours duquel se produit une prise de conscience féministe, qui prendra d'abord la forme d'un mouvement de suffragettes, pour le droit de vote des femmes. Par exemple les femmes y découvrent la difficulté et la nécessité de se voir reconnaître une autorité, comme celle de pétitionner, ou de voter dans les conventions qui se tiennent contre l'esclavage. Dans un premier temps donc, avant l'abolition, il y a une sensibilité anti-esclavagiste, abolitionniste, dans ces clubs de femmes qui vont se focaliser ensuite sur la revendication du droit de vote.

L'image de l'esclavage est utilisée par les ouvrières blanches pour dénoncer leur travail, et par les bourgeoises blanches pour décrire le mariage. D'où certaines affinités entre les Blanches de la classe moyenne et ceux pour qui l'esclavage signifiait fouets et chaînes

« Au sein du mouvement abolitionniste, les femmes blanches ont compris la nature de l'oppression humaine et masculine et, ce faisant, celle de leur assujettissement (...) elles ont protesté ouvertement ou implicitement contre leur exclusion de l'arène politique ».

« Comment aider les esclaves lorsque nous sommes nous- même asservies par l'homme ? »

3- Mais une fois l'abolition de l'esclavage acquise (1868), va se poser, très durablement, la question du droit de vote des anciens esclaves³(qui ne sera jamais complètement acquis en pratique, y compris aujourd'hui)

Les anciennes esclaves puis les femmes noires vont entrer massivement dans le travail domestique au service d'autrui, alors même que les femmes de classes moyennes se sont retirées et continuent de retirer du travail professionnel, se replient sur leur foyer, dans un contexte de valorisation d'un modèle féminin valorisant la maternité et le travail domestique

³ A la fin du XIXe siècle, les suprématistes blancs trouvèrent ainsi le moyen de contourner le 15e amendement, qui garantissait en principe le droit de vote pour tous. La fraude électorale et l'intimidation constituaient un premier moyen de marginaliser le vote africain-américain, mais cela ne suffisait pas. Vers 1895, des hommes politiques noirs étaient encore bien installés dans la plupart des assemblées du Sud. De fait, les électeurs noirs se rendaient aux urnes en prenant des risques : des suprématistes blancs pouvaient camper devant les bureaux de vote, et ils devaient s'organiser en groupes munis de bâtons pour forcer le passage vers les urnes. Il fallait du courage pour oser voter, mais les Africains-Américains savaient que de ce droit dépendait tout le reste. Plusieurs subterfuges furent alors laborieusement mis au point pour les exclure une bonne fois pour toutes. Dans le Mississippi, une convention constitutionnelle créa une *poll tax* de 2 dollars et un test d'alphabétisation qui prévoyait un examen de lecture et de compréhension de la Constitution pour tout électeur. Une bonne moitié des Noirs étant illettrée, la mesure fut efficace. Pour les autres, on leur soumettait des questions auxquelles un professeur de droit constitutionnel aurait eu du mal à répondre. Pour éviter de contrevenir au 15e amendement, il n'était nulle part fait mention explicite de la race comme critère d'exclusion. Les autres États du Sud suivirent.

pour soi (avant que l'enfermement domestique soit dénoncé, mais plus tard). Cette sorte de chassé-croisé va expliquer beaucoup de choses.

D'abord que les femmes noires n'ont pendant longtemps aucune place dans ce mouvement, elles ne sont pas vues comme des femmes, ce qui amène une ancienne esclave (Sojourner Truth) présente dans un congrès pour le droit de vote des femmes à devoir déclarer « ne suis-je pas une femme ? » tout en découvrant aux yeux de toutes sa musculature masculine.

Ensuite que ce mouvement de suffragettes reste complètement indifférent à la montée du jeune mouvement ouvrier, au sort des ouvriers et des ouvrières blanches. Mouvement de femmes de classes moyennes privilégiées, il est indifférent à la misère et aux revendications matérielles des ouvrières et des ouvriers. Il est vrai que symétriquement les premières organisations ouvrières- massivement « blanches » - ne mettent pas en priorité de leur agenda le droit de vote des femmes au cours du 19^{ème}. Cela changera début 20^{ème} siècle.

Enfin qu'il y aura non seulement indifférence à la cause noire, mais même perception d'une concurrence pour la revendication du droit de vote dans le contexte de l'après abolition. Qui est un contexte d'exacerbation du racisme anti-noirs : quand ils étaient esclaves ils faisaient moins peur, maintenant on craint qu'ils prennent le pouvoir. Ce racisme prend de multiples formes :

- Refus du droit de vote des noirs dans les Etats du Sud
- Lynchages de masse, et naissance du KKK : 10 000 lynchages de noirs entre 1865 et 1895. Avec seulement 3 condamnations de blancs. Avec trois grandes justifications qui se succèdent : existence de complots de noirs ; empêcher la domination des noirs ; punir de présumés violeurs.

Et jusque la veille de l'obtention du droit de vote des femmes (1919) l'Association nationale pour le vote des femmes refuse l'adhésion d'organisations de femmes noires. Alors que la population noire est bien moins hostile au droit de vote des femmes.

C'est dans ce contexte, celui de la post-abolition de l'esclavage et d'exacerbation du racisme, que naissent les premiers clubs de femmes noires, principalement mobilisées contre le racisme, secondairement pour l'accès au suffrage.

4- Les séquelles contemporaines de cette histoire (A. Davis écrit à la fin des années 1970)

Rappel : le racisme c'est l'infériorisation et l'essentialisation d'un groupe, qui prend la forme limite de la bestialisation de ce groupe. Dont les préjugés sur sa sexualité, vue comme sans limite. La femme esclave était une proie sexuelle pour le maître, la femme noire le sera pour le KKK. Dans la période post-esclavagiste, c'est le double mythe du noir violeur – d'autant plus dangereux qu'il a été libéré des chaînes - et de la noire impudique qui va se déployer. Entre 1930 et 1967, sur 455 hommes exécutés pour viol, 405 sont des noirs. On sait tous les biais d'une police et d'une justice à la fois de classe et raciste qui peut expliquer cette énorme sur-représentation.

Ce mythe du noir violeur reste très présent dans les années 1970. Plus largement on sait que les noirs, et les jeunes noirs, sont très sur-représentés parmi les détenus.

Une seconde séquelle concerne la lutte pour l'IVG, dont on sait qu'elle est remise en cause légalement (dans certains Etats) et pratiquement (non prise en charge publique des frais médicaux). Or il y a une mobilisation plus faible du côté des femmes noires pour cette cause. A. Davis l'explique par l'histoire : le contrôle des naissances a été mis au service d'une vision raciste, dans laquelle il fallait d'abord limiter la reproduction des classes populaires et noires, ce qui s'est traduit par des pratiques eugénistes, de stérilisation forcée (100 à 200 000 sur la seule année 1972).

Conclusion

Pour passer de la théorisation intersectionnelle à sa mise en œuvre il faut faire de l'histoire et étudier les dynamiques et les contextes des rapports entre mouvements sociaux basés sur la classe, le genre et la race et de leur base sociale. Il y a des séquences de rapprochement, de circulation – ici par exemple entre le jeune mouvement abolitionniste blanc de classe moyenne et l'essor du mouvement des suffragettes – et des séquences de séparation et de division – ici par exemple dans la conjoncture post-abolition de l'esclavage où la flambée raciste submerge le mouvement féministe de classes moyennes blanches dans lequel la demande du droit de vote est formulée contre le droit de vote des noirs. Et aujourd'hui encore les contradictions au sein du mouvement féministe entre différents courants ne peuvent se comprendre sans référence à cette histoire et aux différences de condition et d'expérience des femmes selon leur classe sociale et leur inscription racialisée. Toujours est-il que jusque dans les années 70/80 l'invisibilité des femmes noires dans les deux mouvements résulte d'une histoire très singulière : les expériences historiques des femmes blanches de classe moyenne et des femmes noires des classes populaires sont très éloignées l'une de l'autre sur une série de critères : le poids relatif de la vie professionnelle et de la vie familiale ; la valorisation de la maternité ; celle du contrôle des naissances ; l'inégalité avec les hommes du même milieu social ; le poids relatif des revendications matérielles et des revendications de droits politiques...

Bibliographie

- Myriam Boussahba, Emmanuelle Delanoé ; Sandeep Bakshi, *Qu'est-ce que l'intersectionnalité ? ? Dominations plurielles : sexe, classe, race*, Petite bibliothèque Payot, 2021.
- Angela Davis, *Femme, race et classe*, Editions des femmes, 1981.
- Christine Delphy, *Classer, dominer : qui sont les autres ?*, La Fabrique, 2008.
- Elsa Dorlin, *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, Actuel Marx, 2011.
- Danièle Kergoat, « Penser la complexité : des catégories aux rapports sociaux », *La Pensée*, 2021-3
- Eléonore Lépinard et Sarah Mazouz, *Pour l'intersectionnalité*, Anamosa, 2021.
- Roland Pfefferkorn, « L'impossible neutralité axiologique », *Raison présente*, n° 191, 2014.
- Farinaz Fassa, Eléonore Lépinard, Marta Roca i Escola, *L'intersectionnalité : enjeux théoriques et politiques*, La Dispute, 2016.

Reuves

Raisons politiques, « Les langages de l'intersectionnalité », n° 58, 2015

Mouvements, N° 100, automne 2019

Travail Genre et Sociétés, « Intersectionnalité au travail », n° 44-2020

